

« *Sido* et *Les Vrilles de la vigne* de Colette : de la naissance du texte à l'avènement du monde »

par Martine Charreyre et Corentin Zurlo-Truche

I. Les cheminements de l'écriture

1. Une écrivaine paradoxale (Corentin Zurlo-Truche)

• « Je m'appelle Claudine, j'habite Montigny ; j'y suis née en 1884 ; probablement je n'y mourrai pas. [...] Le charme, le délice de ce pays fait de collines et de vallées si étroites que quelques-unes sont des ravins, c'est les bois, les bois profonds et envahisseurs, qui moutonnent et ondulent jusque là-bas, aussi loin qu'on peut voir. » (*Claudine à l'école*, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I à IV, 1986-2001, p. 7. L'édition est désormais abrégée par la mention « Pl ».)

• « Une mémoire infailible ne guide mon souvenir qu'à travers **le jardin embroussaillé** de mon enfance. » (« Le Passé » [1909], *Paysages et portraits*, *Œuvres complètes*, Édition du Centenaire, Éditions du Club de l'honnête homme, 1973, p. 313. Cette édition sera désormais abrégée par la mention « OCC ».) → « Comme cette image nocturne m'est soudain familière ! Est-ce le vin et la fatigue qui inventent pour moi, à droite, à gauche, dans ce jardinet presque invisible, la terrasse inclinée et le perron branlant ? C'est ainsi, le front aux vitres, que je cherchais autrefois à surprendre, pendant la nuit de Noël, **un jardin endormi** sous sa neige bleuâtre, ou sous la pluie, ou tout blanc de gel sous les étoiles... » (« Réveillons » [1911], *Dans la foule*, Pl, II, p. 642) → « Tu ne ris pas, petit compagnon blasé. Mais j'ai gardé, pour te conquérir, le jardin. Dès que j'ouvre la porte usée, dès que les deux marches branlantes ont remué sous nos pieds, ne sens-tu pas cette odeur de terre, de feuilles de noyer, de chrysanthèmes et de fumée ? Tu flaires comme un chien novice, tu frissonnes... L'odeur amère d'**un jardin de novembre**, le saisissant silence dominical des bois d'où se sont retirés le bûcheron et la charrette, la route forestière détrempée où roule mollement une vague de brouillard, tout cela est à nous jusqu'au soir, si tu veux, puisque c'est dimanche. » (« Dimanche » [1911], *Le Voyage égoïste*, Pl, II, p. 1095) → « Il arrivait qu'un livre, ouvert sur le dallage de la terrasse ou sur l'herbe, une corde à sauter serpentant dans une allée, ou **un minuscule jardin bordé de cailloux**, planté de têtes de fleurs, révélassent autrefois, dans le temps où cette maison et ce jardin abritaient une famille, la présence des enfants, et leurs âges différents. Mais ces signes ne s'accompagnaient presque jamais du cri, du rire enfantins, et le logis, chaud et plein, ressemblaient bizarrement à ces maisons qu'une fin de vacances vide, en un moment, de toute sa joie. Le silence, le vent contenu du **jardin clos**, les pages du livre rebroussées sous le pouce invisible d'un sylphe, tout semblait demander : "Où sont les enfants ?" » (« Où sont les enfants ? » [1922], *La Maison de Claudine*, Pl, II, p. 968)

• « Dans ma jeunesse, je n'ai jamais, jamais désiré écrire. Pourtant, ma vie s'est écoulée à écrire... Née d'une famille sans fortune, je n'avais appris aucun métier. Je savais grimper, siffler, courir, mais personne n'est venu me proposer une carrière d'écureuil, d'oiseau ou de biche. Le jour où la nécessité me mit une plume en main, et qu'en échange des pages que j'avais écrites on me donna un peu d'argent, je compris qu'il me faudrait chaque jour, lentement, docilement, écrire, patiemment concilier le son et le nombre, me lever tôt par préférence, me coucher tard par devoir. » (« La Chaufferette », *Journal à rebours*, Pl, IV, p. 175-176.)

• « Je consignais, incorrigible, quelque chapitre dédié à l'amour, au regret de l'amour, un chapitre tout aveuglé d'amour. Je m'y nommais Renée Néré, ou bien, prémonitoire, j'agençais une Léa. Voilà que,

légalement, littérairement et familièrement, je n'ai plus qu'un nom, qui est le mien. Ne fallait-il, pour en arriver, pour en revenir là, que trente ans de ma vie ? Je finirai par croire que ce n'était pas payer trop cher. Voyez-vous que le hasard ait fait de moi une de ces femmes cantonnées dans un homme unique, au point qu'elles en portent jusque sous terre, stériles ou non, une ingénuité confite de vieille fille ?... D'imaginer un pareil sort, mon double charnu, tanné de soleil et d'eau, que je vois dans le miroir penché, en tremblerait, s'il pouvait trembler encore d'un péril rétrospectif. » (*La Naissance du jour*, Pl, III, p. 286.)

- « Je suis sûre de n'avoir jamais écrit un roman, un vrai, une œuvre d'imagination pure, libre de toute alluvion de souvenir et d'égoïsme, allégé de moi-même, de mon pire et de mon meilleur, enfin de la ressemblance. » (« Mes idées sur le roman », Pl, III, p. 1831.)

- « C'est cette main dont le geste a suffi pour que la Petite, à présent, soit debout, pâlie, adoucie, un peu tremblante comme l'est un enfant qui cesse, pour la première fois, d'être le gai petit vampire qui épuise, inconscient, le cœur maternel ; un peu tremblante de ressentir et d'avouer que cette main et cette flamme, et la tête penchée, soucieuse, auprès de la lampe, sont le centre et le secret d'où naissent et se propagent en zones de moins en moins sensibles, en cercles qu'atteignent de moins en moins la lumière et la vibration essentielles, le salon tiède, sa flore de branches coupées et sa faune d'animaux paisibles ; la maison sonore, sèche, craquante comme un pain chaud ; le jardin, le village... Au-delà, tout est danger, tout est solitude... » (« La Petite », *La Maison de Claudine*, Pl, II, p. 981.)

2. Une écrivaine polygraphe (Martine Charreyre)

- « Ne peins que ce que tu as vu. Regarde longuement ce qui te fait plaisir, plus longuement ce qui te fait de la peine. Tâche d'être fidèle à ton impression première. Ne te fatigue pas à mentir. Le mensonge développe l'imagination et l'imagination, c'est la perte du reporter. N'écris pas ton reportage au loin, il te semblerait méconnaissable en revenant ici. On n'écrit pas un roman d'amour pendant qu'on fait l'amour... » (Préface à Renée Hamon, *Aux îles de lumière*, Flammarion 1939, cité par Gérard Bonal et Frédéric Maget, *Colette journaliste*, Éditions du Seuil, 2010.)

- « Le romancier a droit au mensonge. Mieux, il a le droit de mentir. [...] il est impossible de ne pas aider, dans un ouvrage, au jeu des événements. Le talent consiste à mêler fiction et réalité. » (*La Liberté*, 14 octobre 1925, repris dans *Cahiers Colette*, n° 12, 1990, p. 86.)

- « À propos, je voudrais bien te voir au sujet de ta copie. Tu ne tiens pas encore le fil, tu n'as pas le lâché apparent qui ferait « journal », tu as rédigé, c'est visible, la plupart de tes bonshommes comme des sujets de devoir, - je te connais bougresse, ils t'ont embêtée ! Pour un qui marche (Jarry) Proust et Iturri ne marchent pas, ils ne *vivent* pas assez, et Sardou débute en papier pour *Les Annales*. Verlaine est bon. Je te dis tout ça comme je le dirais à moi-même, et aussi durement. Houssaye, il ne lui manque presque rien. Mais, toi qui es la magie même quand tu racontes, tu perds la plupart de tes effets en écrivant, tu les négliges, ou tu les décolores. Tiens par exemple, Proust, pages 3, 4, 5. Ta mise en scène, si tu me la parlais, serait étourdissante. Tu l'écris, et je trouve quoi ? « Mme A. exerçait un esprit critique, portait des jugements sans indulgence, etc... Un chœur de flatteurs lui donnait la réplique, - la conversation avait pris un tour acerbe. - il se fraya un passage parmi des groupes compacts. - on commença à le juger. - déchaînement de la méchanceté humaine - exclamations moqueuses, phrases de dérision, etc. » Comprends-tu que dans tout ça pas un mot ne montre ni ne fait entendre ceux de qui tu parles ? Si tu racontes la même histoire, en quinze lignes, tu me peins la mère A., le père France, Caillavet le père, Victor du Bled, etc. etc. Et si tu transformes en un bout de *dialogue* ta « méchanceté déchaînée », elle prendra vie avec le reste. Pas de narration, bon Dieu ! Des touches et des couleurs détachées, et aucun besoin de *conclusion*, je me fous que tu demandes pardon à sa mémoire de l'avoir méconnu, Proust, et je me fous que Sardou ait été « un des rois du théâtre contemporain », tu comprends ? Même-chose-pareil pour Iturri... Un dîner « charmant et délicat », une « conversation qui vagabonde d'un sujet à un autre » qu'est-ce que tu me montres en écrivant ça ? Pouic. Colle-moi un

décor, et des convives, et même des plats, sans quoi ça ne marche pas ! » (Lettre à Marguerite Moreno de début septembre 1924, *Lettres à Marguerite Moreno*, OCC, t. XIV, p. 260-261.)

- « Quelle doit être l'intention du romancier? C'est d'exprimer dans une fable intéressante une vérité utile. Et, une fois cette idée fondamentale choisie, cette action explicative inventée, l'auteur ne doit-il pas chercher, pour la développer, un mode d'exécution qui rende son roman semblable à la vie, l'imitation pareille au modèle?

Dans la narration, les personnages disparaissent, l'auteur seul se montre toujours; dans les lettres, l'auteur s'éclipse pour ne laisser jamais voir que ses personnages. Le romancier narrateur ne peut donner place au dialogue naturel, à l'action véritable; [...]

Dans le roman par lettres, la même monotonie provient d'une autre cause. Chaque personnage arrive à son tour avec son épître, à la manière de ces acteurs forains qui, ne pouvant paraître que l'un après l'autre, et n'ayant pas la permission de parler sur leurs tréteaux, se présentent successivement, portant au-dessus de leur tête un grand écriteau sur lequel le public lit leur rôle. [...]

Supposons donc qu'au roman narratif, où il semble qu'on ait songé à tout, excepté à l'intérêt, [...] ; supposons qu'au roman épistolaire, dont la forme même interdit toute véhémence et toute rapidité, un esprit créateur substitue le roman dramatique, dans lequel l'action imaginaire se déroule en tableaux vrais et variés, comme se déroulent les événements réels de la vie; qui ne connaisse d'autre division que celle des différentes scènes à développer; qui enfin soit un long drame, ou les descriptions suppléeraient aux décorations et aux costumes, ou les personnages pourraient se peindre par eux-mêmes, et représenter, par leurs chocs divers et multipliés, toutes les formes de l'idée unique de l'ouvrage. Vous trouverez, dans ce genre nouveau, les avantages réunis des deux genres anciens, sans leurs inconvénients. Ayant à votre disposition les ressorts pittoresques, et en quelque façon magiques, du drame, vous pourrez laisser derrière la scène ces mille détails oiseux et transitoires que le simple narrateur, obligé de suivre ses acteurs pas à pas comme des enfants aux lisières, doit exposer longuement s'il veut être clair ; et vous pourrez profiter de ces traits profonds et soudains, plus féconds en méditation que des pages entières, que fait jaillir le mouvement d'une scène, mais qu'exclut la rapidité d'un récit. » (Victor Hugo, *Littérature et philosophie mêlées*, Cercle du bibliophile, cop. 1963. - Collection Œuvres romanesques et dramatiques et poétiques. Témoignages V. Extrait du chapitre "Sur Walter Scott. À propos de Quentin Durward », p. 136 à 140.)

- « Je m'éveillais vaguement à un devoir envers moi-même, celui d'écrire autre chose que les *Claudine*. Et, goutte à goutte, j'exsudais les *Dialogues de bêtes*, où je me donnais le plaisir, non point vif, mais honorable, de ne pas parler de l'amour. » (*Mes apprentissages*, Pl, III, p. 1041.)

- « Comment quelqu'un aurait-il échappé à l'influence de Sido ? On ne lui échappait pas, on ne pouvait pas lui échapper. Et si, un peu plus tard, j'ai pris envers elle un langage et des manières plus libres que je ne l'aurais dû, c'était pour avoir l'air plus libre, mais cela ne signifiait pas que j'échappasse à son influence. » (Colette, *Mes vérités*, Entretiens avec André Parinaud, Écriture, 1996, p. 147.)

II. La célébration du monde

1. L'éclosion : un motif poétique et esthétique (Corentin Zurlo-Truche)

- « Plus que sur toute autre manifestation vitale, je me suis penchée, toute mon existence, sur les éclosions. C'est là pour moi que réside le drame essentiel, mieux que dans la mort qui n'est qu'une banale défaite. [...] Tout ce qui m'a étonnée dans mon âge tendre m'étonne aujourd'hui bien davantage. L'heure de la fin des découvertes ne sonne jamais. Le monde m'est nouveau à mon réveil chaque matin, et je ne cesserai d'éclorre que pour cesser de vivre. » (« Allocution », Pl, II, p. 1275-1976.)

- « Mais je n'ai pas de goût pour les spectacles et les symboles d'une gracieuse mort. Parlez-moi au contraire du soupir victorieux des iris en travail, de l'arum qui grince en déroulant son cornet, du gros pavot écarlate qui force ses sépales verts un peu poilus avec un petit « cloc », puis se hâte d'étirer sa soie rouge sous la poussée de la capsule porte-graines, chevelue d'étamines bleues ! [...] Je reste froide

à l'agonie des corolles. Mais le début d'une carrière de fleur m'exalte, et le commencement d'une longévité de lépidoptère. Qu'est la majesté de ce qui finit, auprès des départs titubants, des désordres de l'aurore ? » (« Flore et Pomone », *Gigi, Œuvres*, Bouquins, t. IV, 2004, p. 447. Cette édition est désormais abrégée par la mention « BQ ».)

2. Le vivant selon Colette (Martine Charreyre)

• « L'« homme inventif, déductif, subtil » en sait « moins sur la bête que son ancêtre d'il y a trois mille ans. Il vit avec elle, l'exploite, la mange, la dépèce vivante au nom de la science – c'est peu, il a établi une dictature béate sur une dizaine d'espèces, cheval, chien, chat, bovins, petits ou gros, volailles ; mais il n'entend rien du langage qu'elles parlent, alors qu'elles frémissent du tumulte, fût-il muet, de la pensée humaine ». (*Colette journaliste, op. cit.*, p. 87)

• « On n'aime point à la fois les bêtes et les hommes. Je deviens de jour en jour suspecte à mes semblables. *Quand j'entre dans une pièce où tu es seule avec des bêtes*, disait mon second mari, j'ai l'impression d'être indiscret. Tu te retireras quelque jour dans une jungle... Je m'arrête [à cette prophétie] comme à une sentence écrite par un doigt d'homme sur un front qui, si l'on écarte le feuillage de cheveux qui le couvre, sent probablement, au flair humain, la tanière, le sang de lièvre, le ventre d'écureuil, le lait de chienne. L'homme qui reste du côté de l'homme a de quoi reculer devant la créature qui opte pour la bête et qui sourit, forte d'une affreuse innocence. Au point de vue humain, c'est à la connivence avec la bête que commence la monstruosité. [...] Encore s'il n'y avait que la connivence... Mais il y a la préférence... Je me tairai ici. [...] Car, si je ne vois aucun inconvénient à mettre, imprimés, entre les mains du public, des fragments déformés de ma vie sentimentale, on voudra bien que je noue, secrets, bien serrés dans le même sac, tout ce qui concerne une préférence pour les bêtes, et – c'est aussi une question de prédilection – l'enfant que j'ai mise au monde. » (*La Naissance du jour*, Pl, III, p. 302-303.)

3. De la célébration du monde à la quête de soi (Corentin Zurlo-Truche)

• « Figure-toi que j'arrive ici, – je déjeune seule –, j'ouvre un tiroir de mon petit bureau pour prendre de l'argent, une lettre tombe, une seule : c'était une lettre de ma mère, une des dernières, écrite au crayon, avec des mots inachevés, et remplie déjà de son départ... Que c'est curieux, on résiste victorieusement aux larmes, on se tient très bien, aux minutes les plus dures. Et puis quelqu'un vous fait un petit signe amical derrière une vitre, – on découvre, fleurie, une fleur encore fermée la veille, – une lettre tombe d'un tiroir, – et tout tombe. » (Lettre à Marguerite Moreno du 10 avril 1923, *Lettres à Marguerite Moreno*, OCC, t. XIV, p. 237.)

• « Aucun être ne change assez pour que l'on ne puisse reconnaître dans les décors d'agrément que l'âge adulte réalise, l'improvisation qui s'élançait d'un enfant. » (« Flore et Pomone », BQ, p. 451.)

4. Le prisme de la nostalgie (Martine Charreyre)

• « C'est la magie seule du passé qui me ramène et me tient là, les yeux clos – le passé sur lequel je me penche comme sur une tasse fumante et noire d'où montent, enlacés en anneaux bleus de vapeur, le souvenir, le sommeil, le mirage, le regret... Le passé, le beau passé rayé de soleil, gris de brume, enfantin, transparent, fleuri de joies sans éclat, meurtri de chagrins chers... Car il n'y a point en moi d'élan vers l'avenir, point d'ambition inquiète vers demain. Comme les enfants qui courent, la tête retournée, et butent sur un caillou, je vais malgré moi vers un but que je ne vois pas, que je dédaigne. Mais le passé, le beau passé rayé de soleil, gris de brume, enfantin, transparent, fleuri de joies sans éclat, meurtri de chagrins chers... Ah ! ressusciter une heure de temps-là, une seule, mais laquelle ? Il y a tant d'heures dans ma vie déjà longue, et je n'aurais pas assez de celles qui me restent à vivre, pour un tel choix minutieux et sûr... [...]

Ressusciter ce que je fus !... [...] Le roman d'une enfance... je voudrais l'écrire, et je crains, en l'essayant, d'échouer. Qu'une histoire d'amour semble donc facile et petite, à côté de celle d'une

adolescence où l'idée de l'amour, ternie par des passions rivales, apparaît non comme le but et la fatalité d'une vie, mais comme un couronnement incertain, redoutable comme le chapiteau périlleux et fragile d'une colonne, comme l'arabesque étincelante et superflue...

J'ai dit passions rivales, oui, passions, ne sachant de quel nom nommer l'impérieuse, la sauvage et secrète tendresse qui me liait à la terre et à tout ce qui jaillit de son sein, ni ce jaloux, cet inquiet amour de la solitude... » (« Le Passé » [1909], *Paysages et portraits*, OCC, t. XIII, p. 313-314.)

• « À mes dépens, j'ai eu le temps d'éprouver que la tentation du passé est chez moi plus véhémence que la soif de connaître l'avenir. La rupture avec le présent, le retour en arrière et, brusquement, l'apparition d'un pan de passé frais, inédit, qu'ils me soient donnés par le hasard ou par la patience, s'accompagne d'un heurt auquel rien ne se compare, et duquel je ne saurais donner aucune définition sensée. Haletant d'asthme parmi la nue bleuâtre des fumigations et le vol des pages une à une détachées de lui, Marcel Proust pourchassait un temps révolu. Ce n'est guère le rôle des écrivains, ni leur facilité, que d'aimer l'avenir. Ils ont assez à faire avec l'obligation de constamment inventer celui de leurs héros, qu'ils puisent d'ailleurs dans leur propre passé. Le mien, si j'y plonge, quel vertige ! Et quand c'est son tour d'émerger, imprévu, d'offrir à la lumière actuelle sa tête de sirène mouillée, ses jeux décevants d'hôte des profondeurs, je tiens à lui encore plus fort.. Outre la personne que je fus, il me révèle celle que j'aurais voulu être. » (« La Lune de pluie », *Chambre d'hôtel*, Pl, IV, p. 66-67.)

III. L'écriture en partage : entre stratégie et sensualité

1. Des doubles ou se projeter dans le monde (Corentin Zurlo-Truche)

• « Dix heures et demie... Encore une fois, je suis prête trop tôt. [...] Trois ans de music-hall et de théâtre ne m'ont pas changée, je suis toujours prête trop tôt. Dix heures trente-cinq... Si je n'ouvre ce livre, lu et relu, qui traîne sur la tablette à fards, ou le Paris-Sport que l'habilleuse, tout à l'heure, pointait du bout de mon crayon à sourcils, je vais me trouver seule avec moi-même, en face de cette conseillère maquillée qui me regarde, de l'autre côté de la glace avec de profonds yeux aux paupières frottées d'une pâte grasse et violâtre. Elle a des pommettes vives, de la même couleur que les phlox des jardins, des lèvres d'un rouge noir, brillantes et comme vernies... Elle me regarde longtemps, et je sais qu'elle va parler... Elle va me dire : — Est-ce toi qui es là ?... Là, toute seule, dans cette cage aux murs blancs que des mains oisives, impatientes, prisonnières, ont écorchés d'initiales entrelacées, brodés de figures indécentes et naïves ? Sur ces murs de plâtre, des ongles rougis, comme les tiens, ont écrit l'appel inconscient des abandonnés... Derrière toi, une main féminine a gravé : Marie... et la fin du nom s'élance en paraphe ardent, qui monte comme un cri... Est-ce toi qui est là, toute seule, sous ce plafond bourdonnant que les pieds des danseurs émeuvent comme le plancher d'un moulin actif ? Pourquoi es-tu là, toute seule ? et pourquoi pas d'ailleurs... » (*La Vagabonde*, Pl, I, p. 1067-1068.)

• « Les miens, ceux à qui tu penses avec une défiance profonde, aux heures où tes yeux me demandent si clairement : "D'où viens-tu ? Qui es-tu ?", quand tu sembles chercher, dans mon ombre, l'ombre inconnue et plus pâle de tant de formes disparues... Tu les redoutes, n'est-ce pas ? ces étrangers qui m'ont faite à leur image ? » (« Griefs », *Le Matin*, 16 mai 1912.)

2. Dire la complexité du monde (Martine Charreyre)

• « La dernière lettre, ma mère en l'écrivant voulut sans doute m'assurer qu'elle avait déjà quitté l'obligation d'employer notre langage. Deux feuillets crayonnés ne portent plus que des signes qui semblent joyeux, des flèches partant d'un mot esquissé, de petits rayons, deux "oui, oui" et un "elle a dansé" très net. Elle a écrit aussi, plus bas, "mon amour" – elle m'appela ainsi quand nos séparations se faisaient longues et qu'elle s'ennuyait de moi. Mais j'ai scrupule cette fois de réclamer pour moi seule un mot si brûlant. Il tient sa place parmi des traits, des entrelacs d'hirondelle, des volutes végétales, parmi les messages d'une main qui tentait de me transmettre un alphabet nouveau [...]. » (*La Naissance du jour*, Pl, III, p. 371.)

• « J'étais justement faite pour ne pas écrire. Je n'ai jamais envoyé à un écrivain connu des essais qui promettaient un joli talent d'amateur : pourtant aujourd'hui tout le monde le fait puisque je ne cesse de recevoir des manuscrits. J'étais donc bien la seule de mon espèce, la seule mise au monde pour ne pas écrire. Quelle douceur j'ai pu goûter à une telle absence de vocation littéraire ! Mon enfance, ma libre adolescence, toutes deux préservées du souci de m'exprimer, furent toutes deux occupées uniquement de diriger leurs subtiles antennes vers ce qui se contemple, s'écoute, se palpe et se respire » (« La Chauffetterie », *Journal à rebours*, Pl, IV, p. 175.)

• « Écrire ! pouvoir écrire ! cela signifie la longue rêverie de la feuille blanche, le griffonnage inconscient, les jeux de la plume qui tourne en rond autour d'une tache d'encre, qui mordille le mot imparfait, le griffe, le hérissé de fléchettes, l'orne d'antennes, de pattes, jusqu'à ce qu'il perde sa figure lisible de mot, mué en insecte fantastique, envolé en papillon-fée...

Écrire... C'est le regard accroché, hypnotisé par le reflet de la fenêtre dans l'encrier d'argent, la fièvre divine qui monte aux joues, au front, tandis qu'une bienheureuse mort glace sur le papier la main qui écrit. Cela veut dire aussi l'oubli de l'heure, la paresse au creux du divan, la débauche d'invention d'où l'on sort courbatu, abêti, mais déjà récompensé, et porteur de trésors qu'on décharge lentement sur la feuille vierge, dans le petit cirque de lumière qui s'abrite sous la lampe...

Écrire ! verser avec rage toute la sincérité de soi sur le papier tentateur, si vite, si vite que parfois la main lutte et renâcle, surmenée par le dieu impatient qui la guide... et retrouver, le lendemain, à la place du rameau d'or, miraculeusement éclos en une heure flamboyante, une ronce sèche, une fleur avortée...

Écrire ! plaisir et souffrance d'oisifs ! Écrire !... j'éprouve bien, de loin en loin, le besoin, vif comme la soif en été, de noter, de peindre... Je prends la plume, pour commencer le jeu périlleux et décevant, pour saisir et fixer, sous la pointe double et ployante, le chatoyant, le fugace, le passionnant adjectif... Ce n'est qu'une courte crise, la démangeaison d'une cicatrice... Il faut trop de temps pour écrire ! Et puis, je ne suis pas Balzac, moi... » (*La Vagabonde*, Pl, I, p. 1074.)

• « Colette a trouvé un langage pour dire une étrange osmose entre ses sensations, ses désirs et ses angoisses, ces "plaisirs qu'on nomme à la légère physiques" et l'infini du monde – éclosions de fleurs, ondoiements de bêtes, apparitions sublimes, monstres contagieux. Ce langage transcende sa présence de femme dans le siècle – vagabonde ou entravée, libre, cruelle ou compatissante. Le style épouse ses racines terriennes et son accent bourguignon, tout en les allégeant dans une alchimie qui nous demeure encore mystérieuse. Elle-même l'appelle un "alphabet nouveau". » (Julia Kristeva, *Colette. Le génie féminin*, tome III, Fayard, 2002, p. 13-14.)

• « Le langage souple, glissant, rapide, nous enveloppe et nous attire vers ses domaines, et ce que nous découvrons est plus beau et plus fort que la réalité. [...] On a dit de Colette qu'elle était "sensualiste", mais c'est trop peu dire. Aucun écrivain – sauf peut-être Faulkner dans *Lumière d'août* – n'a apporté une telle attention à traduire le frémissement, le fourmillement, le pullulement de la vie sous toutes ses formes. Le désir et le plaisir ne sont pas pour elle des justifications, mais l'expression de la puissance de la vie, de sa continuelle et lente explosion. » (J.-M.-G. Le Clézio, « Voici que nous sommes pris comme dans un piège... », *Le Monde*, 25 janvier 1973, repris dans *Colette* [2011], Les Cahiers de L'Herne, Gérard Bonal et Frédéric Maget (dir.), Éditions de L'Herne, rééd. 2023, p. 246-248.)